

LEGAL
1044
385

LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier

Georges AUBERT
DIRECTEUR

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

RÉDACTION & ADMINISTRATION
2, Rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS
Lyon (un an)..... 12 fr. | Départements (un an)..... 14 fr.
On reçoit les abonnements de trois et six mois

VENTE EN GROS
2, Rue d'Amboise, 2
LYON

Les Annonces sont reçues au Bureau du journal. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

OLGA ET KAIRA

SOMMAIRE

Portrait au pastel.....	PAUL DE CHANDIEU.
Silhouette artistique.....	G. DUMORAIZE.
Profil au fusain.....	GEORGES AUBERT.
Les Sabots.....	GUY DE MAUPASSANT.
Le Névrosisme.....	ADRIANO.
Les Saisons.....	ALEXANDRE HARDY.
Echos des Quais et des Rues.....	NIGRI.
Nos Théâtres.....	GASTON.
Revue des Cirques et Casino.....	MONTALB.
Charade, Enigme.....	LE SPHYNX.
Petite Correspondance.....	X.
Bulletin financier.....	CRISPI.
Feuilleton : <i>Thalie</i>	PAUL DUMAS.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont il aura été déposé deux exemplaires dans nos bureaux de vente.

PORTRAITS AU PASTEL

OLGA ET KAIRA

Ce n'est pas dans un boudoir capitoné de soie pompador, aux meubles de laque, de chauds tapis sous les pieds, un lustre de Venise, de grands encadrés de peluches écarlates, des fauteuils de satin, un sofa, très bas, propice aux causeries d'amoureux, au milieu des senteurs exquises du benjoin ou de l'opponax, que je vais voir l'honneur de vous présenter Olga et Kaira. C'est à cent pieds de haut que ces filles de l'air reçoivent seulement la foule de leurs admirateurs.

Leur salon est immense. C'est le cirque Continental ! il a vu défiler tout ce que Lyon compte d'élégance et de vanité ! Mondaines et demi-mondaines, égales devant la mode, sont venues se confondre, mêlant leurs falbalas et piquant sur le fond grisâtre et houleux de la foule les notes extravagantes et gaies de leurs chapeaux à plumes.

C'est que nos deux artistes valent la peine qu'on se dérange.

Ce sont de celles qui savent être assez étonnantes et étranges pour parvenir à chatouiller notre névrose.

Olga et Kaira ! deux noms qui sont des titres, des noms qui sonnent à l'oreille comme des fanfares, des noms brefs et clairs comme celui du porte-étendard de l'école naturaliste, des noms qui sortent du vulgaire et n'ont pas été créés pour des femmes ordinaires.

Et de fait Olga et Kaira ne sont pas des femmes communes.

Nous sommes à une époque où on entre plus que jamais dans les détails de la vie mondaine. Le photographe est devenu un moderniste.

On voit moins les figures que les détails. La poudre de riz nous enivre ; un corps souple nous enchante et nous proclamons que telle mondaine est d'une exquise beauté.

Les artistes à qui nous devons bien des angoisses et des sourires, nous intéressent au plus haut point.

Elles sortent d'un pourtour mystérieux qu'on appelle coulisses. Nous les voyons éclairées par le gaz devant tout le monde, nous sommes avides de les voir derrière ! Les coulisses sont la vie privée des cirques.

Une vie privée que nous savons croustillante, où les femmes jettent des fleurs, où les hommes jettent des louis.

Et nous sommes curieux de savoir qui ramasse ces fleurs et si vraiment on ramasse ces louis. Aujourd'hui, la chronique s'amuse des exploits des artistes en vogue ; c'est affaire de mode, profitons-en.

D'où viennent miss Olga et Kaira ? Bien indiscret qui le demande ; les fées ordinairement n'ont pas d'histoire. Etant enfant, j'ouvrais de grands yeux étonnés devant ces cirques : gymnasiarques, écuyères, écuyers, clowns, me semblaient un monde fantastique.

Les chevaux, les fils de fer tendus en l'air

sont des piédestaux. Et j'admirais, je tremblais. Bobèche m'effrayait et m'amusait. Cette vie nomade, cette vie de Bohème, cette vie libre, indomptée, m'apparaît toujours aussi fabuleuse. Si je ne finis pas mes jours à la Trappe, je suivrai quelque matin un cirque quelconque et je vivrai de cette vie vagabonde enfiévrée, aventureuse : loin des villes où l'on se coudoie trop et des villages où l'on ne se coudoie pas assez.

Or, Olga et Kaira sont des fées ! Savez-vous d'où vient Séraphita la fiancée de neige ? Savez-vous où va l'oiseau bleu ?

Notre siècle réaliste veut tout connaître. Il rencontrerait la fantaisie sur quelque route capricieuse, qu'il lui demanderait son acte de naissance.

Les vies d'Olga et Kaira sont des légendes : je les ai traduites en histoire, pour vous les dire : Je commence par Olga, la gracieuse mulâtre.

Il y avait une fois un bateau ; la tempête se déchaîna et le bateau se perdit sous les vagues. La mer avait gardé ceux qui s'étaient confiés à elle. Pas tous pourtant, sur une barque quelques-uns s'échappèrent ; parmi les naufragés, le capitaine du navire et sa petite-fille. La barque se brisa à son tour. Quand la petite-fille se réveilla, son père, le vieux capitaine, avait disparu ; elle était sur des rochers. Des noirs dansaient autour d'elle.

C'était sur le continent africain, au pays des Ounesnis. Le roi Eké acheta l'enfant à ses compagnons. Pour l'enfant, il donna de la poudre d'or. De l'or pour une femme. Ce sauvage avait les mœurs des gens civilisés.

On allait célébrer l'igname ; c'est une grande fête chez les Ounesnis. Les Ounesnis ont de la religion ; nos prêtres prouvent la vérité de leurs dogmes en disant que les sauvages croient en Dieu.

Nous ne comprenons pas bien comment les civilisés doivent se guider sur les sauvages. Passons, les dogmes ne raisonnent pas.

Or, les évêques qui, là-bas, sont des Gangas, immolaient les victimes humaines. Les religions adorent ces bains de sang : les sacrifices sont agréables au Seigneur, qu'il soit Igname, Mahomet, Wisnhou, Pinfuncan, Bidhi, Rhoda, Kitchakan ou Dieu.

On allait immoler l'enfant. Une favorite du grand Gangas, le Borgia des Ounesnis adopta la gentille créature et, dès ce jour, la charmante esclave se nomma Olga.

A quatorze ans, seulement, elle vit enfin des hommes de la race de sa mère : des hommes blancs escortés par des Obi. Ils venaient échanger des armes pour des produits du pays. Ainsi fut acheté au roi Eké la petite Olga, le célèbre papillon noir.

Elle dit adieu au ciel bleu et pur des Ounesnis, elle quitta pour toujours la favorite noire, ses compagnes l'Oya, les Gangas et sa case de palmiers.

Un lieutenant de vaisseau prit d'abord chez lui la jeune fille. Mais il mourut et Olga s'en alla à New-York. C'est là que les biceps de la jeune mulâtresse furent remarqués par un directeur de cirque. D'un coup d'œil il jugea la force musculaire du sujet qu'un hasard providentiel lui faisait rencontrer ; il l'engagea.

Quatre mois plus tard, notre jeune miss débutait à l'Hypodrome de Paris où elle obtenait les plus grands succès en compagnie de la jolie brune et gracieuse Kaira, avec qui elle s'était unie.

Kaira n'a pas eu la vie mouvementée de sa sœur d'adoption, elle ne connaît de l'Oya et des Gangas de l'Afrique que les contes aussi bleus que le ciel de ces pays chauds, qu'en a rapportés Olga, et que cette dernière lui narre lorsque, après avoir tapoté divinement toute une après-midi son pleyel, elle s'étend mollement sur une causeuse, en attendant la représentation du soir.

Elle est née à Boulogne-sur-Mer. C'est au fond d'une petite ruelle noirâtre et tortueuse, où toutes les maisons dressaient dans l'azur les silhouettes grimaçantes de leurs vieux pignons et de leurs toits fantastiques, que la petite Kaira vint au monde.

Pour elle, le monde était alors la sombre maison de ses parents, composée de deux vastes pièces où son père gardait des souvenirs de sa vie d'écuyer : une selle, des cravaches, quelques vieux poignards incrustés, dont les lames rouillées semblaient n'avoir jamais servi à aucune action déshonorable, mais plutôt à des jongleries toutes pacifiques, étaient accrochés le long du mur en compagnie de quelques pistolets à crosse d'ivoire, d'un vieux fusil démantibulé et d'une eau-forte, de je ne sais quel artiste célèbre, représentant un superbe coursier en dressage à haute école.

C'est au milieu de toutes ces vieilleries, bercée par les contes de son vieux papa qui, chaque soir, pour l'endormir, lui redisait tous les exploits de sa vie de cirque, tous les applaudissements et les rappels qui saluaient son entrée et sa sortie dans la piste, que la petite grandit. Elle aurait bien voulu, toute jeune déjà, monter debout sur un cheval, et être aussi appelée par le monde dont parlait son père, malheureusement il ne voudrait jamais, il disait : « On risque trop, » puis il n'était plus d'âge à pouvoir lui apprendre.

Des idées de fuite eurent vite germé dans cette petite tête ; un beau matin, profitant de l'absence de ses parents, elle se fit belle, après s'être longtemps admirée dans un miroir bysantin, qui en avait vu de bien drôles, elle partit et fut toute surprise lorsqu'elle sentit le grand air la baiser amoureusement et secouer ses cheveux frisés. Il y avait donc un soleil ! Tiens, dit-elle, je ne le savais presque pas, et, joyeuse d'avoir découvert d'aussi belles choses dès la première escapade, elle marcha longtemps à travers la campagne, s'arrêtant à chaque pas pour entendre le joyeux tintamarre des cigales et les chansons mélodieuses des rossignols sous la feuillée.

Le soir venu, ce fut en vain qu'on la chercha dans le quartier, personne ne l'avait aperçue ; elle avait fini par s'embêter rudement dans ses deux vieilles chambres et tout naturellement elle était partie.

Tous les oiseaux font cela lorsqu'on laisse ouverte la porte de leur cage ; les oiseaux ont bien raison.

Les parents en eurent un grand chagrin, car c'était leur fille unique. Et puis, elle était si gentille, si mignonne avec ses douze ans, on la considérait comme une simple gamine, tant elle était fluette et légère.

Son vieux père, en se mordillant les moustaches grises, pleurait. Il ne pouvait croire à ce malheur ; on ne s'en va pas comme ça, que diable ! Mais aussi, avait-il été bête de lui parler si souvent des écuyères et des gymnasiarques portant des maillots roses et des robes à paillettes d'or qui ressemblaient à des princesses ; bien sûr, maintenant, elle ne reviendrait pas.

Huit jours se passèrent, aucune nouvelle. Comment se tira-t-elle d'affaire ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'au bout d'un mois elle était à Paris. — Ses parents ne l'eussent certainement pas reconnue. — Toute pimpante, elle portait maintenant de coquettes petites robes.

Ignorante de tout, elle s'était débrouillée toute seule et, au bout de trois jours, elle s'était trouvée gravement devant le patron du cirque de l'Hypodrome assis à sa caisse, lui demandant s'il voulait l'engager. Pourquoi faire ? elle n'en savait rien elle-même ; tout ce qu'on voudrait, pourvu qu'elle ait de jolies robes.

Il se mit à rire, le vieux patron.

Ah ! ça, elle plaisait ! — Alors, vous ne voulez pas ? avait-elle dit après quelques minutes d'attente et elle se retirait les yeux gros de larmes, lorsque le vieux bourru, que cette scène avait attendri, l'avait appelée. Ah ! ça, qu'allait-il en faire ? « Reviens ce soir à trois heures, lui fit-il, après un moment de réflexion. »

Le soir elle revint, c'était l'heure de la répétition, tout le monde voulut s'intéresser à la petite fugitive qui, grâce à tout ce zèle réuni, devint en peu de temps la célèbre gymnasiarque Kaira, le papillon blanc.

C'est une femme artistement sculptée, au teint

mat et chaud, aux cheveux nuancés comme l'aile du corbeau ; le nez a des narines mobiles et frémissantes, la bouche est souriante, ses yeux sont le poème vrai de la passion, tantôt languissants, tantôt dardant leurs flèches de feu à travers leurs cils soyeux.

Les talents d'Olga et Kaira sont inséparables : Olga représente la force, Kaira la grâce et l'audace.

C'est pourquoi ces deux fiancées du succès seront toujours courtisées par la fortune et suivies par les braves.

Paul de Chandieu.

Silhouette Artistique

BELLIARD

Vous connaissez Protée. A ce que l'on raconte, Sa forme variait toujours ; le polisson (J'ai la conviction qu'il y trouvait son compte) Etait singe, ver, chat, daim, veau, femme, poisson.

Belliard lui succède. Homme du peuple, comte, Valet, maître, Espagnol, Anglais, Russe, Saxon, Changeant même de sexe à la rigueur, sans honte,

Violoniste, jouant au besoin du basson, Comédien jusqu'au bout des pieds il eut son heure.

Paris, Bruxelles, l'ont acclamé mille fois, La province parut à Belliard meilleure.

Bien pensé. Lyon l'aime ; il le lui rend, je crois, Sachant que de l'artiste, aimé du centre aux stalles, Aujourd'hui l'INTERÊT n'est plus aux CAPITALES.

G. Dumoraize.

CÉLÉBRITÉS LYONNAISES

PROFILS AU FUSAIN

M^r ARCIS

Une tête de la rue.

Il passe gravement l'air préoccupé, mais en artiste aimant les flâneries du trottoir, qui laissent le cerveau libre, la pensée errante au gré des caprices : moments heureux, les plus vrais de la vie, où tout vous occupe, où rien ne captive, où dans l'esprit se cahotent délicieusement toutes les idées, toutes les questions que l'on n'approfondit pas ni que l'on ne résout ; où le charme est la loi que l'on subit.

Rêve qu'interrompt brusquement le souvenir des affaires pratiques ; rêve trop court, hélas ! où la brutale réalité reprenant le dessus, vous fait hâter le pas, vous empoigne plus durement encore, comme pour vous faire payer chèrement ces écarts.

M^r Arcis est de ces rêveurs.

Taille au-dessus de la moyenne, chevelure noire et crépue, front de penseur, grands yeux noirs et profonds regardant toujours plus loin, barbe noire fortement plantée, taillée en pointe, tête de satyre, mais où se traduisent toutes les douceurs d'une âme sereine et tranquille.

Habitué de tous les lieux où se porte la foule élégante, assidu des premières ; au cirque, au théâtre ou ailleurs, toujours parfait homme du monde, vous le trouverez là, observateur attentif sans en avoir l'air ; les mains derrière le dos, la canne sous le bras, le pardessus ouvert ; son habit est de la coupe du dernier ton, l'ensemble de sa mise est très soignée.

Ces lieux de plaisir sont pour lui des milieux d'étude.

Il interroge les vents et demande des inspirations à tous les échos.

Comme il écoute les clameurs qui montent de la place publique où frémit la

foule surexcitée et roulante, il perçoit les soupirs qui s'échappent des boudoirs parfumés et mystérieux des grandes horizontales.

Arcis n'est pas marié : cette question d'ailleurs ne me regarde pas ; je vois l'homme public, l'artiste et rien de plus.

Et puis, c'est son droit après tout de prendre ses sensations où il les trouve ; sensations vécues et palpitantes qui l'inspirent dans ses plaidoieries, étonnent les jurés et lui assurent gain de cause.

Victor Hugo, le grand avocat de l'humanité, usait de ces procédés. Partout il étudiait, partout il écoutait le cri de la créature : cri de joie du satisfait, cri d'amertume du vaincu, cri de douleur que fait éclater la misère et que répercutent les noirs échos de la désespérance.

Partout le grand poète portait ses investigations, jusque dans ces établissements philanthropiques où Boileau reprochait à Mathurin Reignier, son maître es-satyre, de conduire trop souvent sa muse.

Quelques vieux classiques à redingotes rongées, à l'âme crasseuse, ont reproché à M^r Arcis ses libertés.

On a même lâché le grand mot : Arcis est coulé.

Quelle absurdité ! Arcis est restera l'avocat de tous, le défenseur de tous.

Jamais plus noble rôle n'a été joué par l'homme.

Défendre, c'est sublime. L'âme, quand elle est grande, dépasse même les hauteurs imprévues où repose Polymnie.

L'âme d'Arcis est de celles-là ; elle s'élève toujours ; sa voix impressionne la foule et la fait frissonner.

Sous des dehors sceptiques, c'est un croyant. Il a passé par Mongré, il en garde l'empreinte qui s'atténue avec les contacts de la vie moderne, mais dont le premier saisissement reste : libéral dans toute l'acceptation du mot, il l'a montré dans toutes les causes qu'il a soutenues.

Dans le procès des anarchistes, qui eut un si grand retentissement à Lyon, Arcis plaidait pour deux d'entre eux ; il fut plus que sublime, les larmes coulèrent dans le prétoire ; et quand il montra à la foule émue le Christ suspendu à la croix — cet autre anarchiste qui n'eut pas de défenseur — l'émotion fut à son comble et sa voix couverte par les braves. Ses clients sortirent, comme ils le réclamaient, par la grande porte où doivent passer ceux qu'on a fausement traduits devant la Justice.

M^r Arcis a aujourd'hui quarante ans, il est dans toute la plénitude de son talent et l'un des avocats les plus affairés du palais.

On l'a comparé à M^r Lachaud et d'autres l'ont trouvé plus émouvant que le grand rhéteur défunt.

Raconter toutes ses plaidoieries serait trop long ; c'est le plus illustre du barreau lyonnais, l'avocat de Cour d'assises par excellence.

Paris ne l'a pas enlevé à la province ; c'est étonnant, ce type de boulevardier doublé d'un artiste y eut fait bonne tête.

Les flots populaires qui charrient tant d'épaves légères et moisis ne l'ont pas entraîné, la députation l'a raté. C'est fait, grand dommage ! sa place eût été dans l'Assemblée où s'élabore la loi moderne, il y eût donné sa note : cri du cœur qui s'écoute, voix de l'âme qui guide le législateur dans le chemin où il doit conduire le peuple.

Arcis est et restera toujours un grand avocat, rien de plus, et c'est, ma foi ! déjà beaucoup !

Georges Aubert.

LES SABOTS

Le vieux curé bredouillait les derniers mots de son sermon au-dessus des bouquets blancs des paysannes et des cheveux rudes ou pommadés des paysans. Les grands paniers des fermières venues de loin pour la messe étaient posés à terre à côté d'elles; et la lourde chaise d'un jour de juillet dégageait de tout le monde une odeur de bétail, un fumet de troupeau. Les voix des coqs entraînaient par la grande porte ouverte, et aussi les meuglements des vaches couchées dans un champ voisin. Parfois un souffle d'air chargé d'arômes des champs s'engouffrait sous le portail et, en soulevant sur son passage les longs rubans des coiffures, il allait faire vaciller sur l'autel les petites flammes jaunes au bout des cierges... « Comme le désir le bon Dieu. Ainsi soit-il ! » prononçait le prêtre. Puis il se tut, ouvrit un livre et se mit, comme chaque semaine, à recommander à ses ouailles les petites affaires intimes de la commune. C'était un vieux homme à cheveux blancs qui administrait la paroisse depuis bientôt quarante ans, et le prône lui servait pour communiquer familièrement avec tout son monde.

Il reprit : « Je recommande à vos prières Désiré Vallin, qu'est bien malade et aussi la Paumelle qui ne se remet pas vite de ses couches. »
Il ne savait plus; il cherchait les bouts de papier posés dans un bréviaire. Il en retrouva deux enfin, et continua : « Il ne faut pas que les garçons et les filles viennent comme ça, le soir, dans le cimetière, ou bien je prendrais la garde champêtre. — M. Césaire Omont voudrait bien trouver une jeune fille honnête comme servante. » Il réfléchit encore quelques secondes, puis prononça : « C'est tout, mes frères, c'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Et il descendit de sa chaire pour terminer sa messe.

Quand les Malandains furent rentrés dans leur chaumière, la dernière du hameau de la Sablière, sur la route de Pourville, le père, un vieux petit paysan sec et ridé, s'assit devant la table, pendant que sa femme décrochait la marmite et que sa fille Adélaïde prenait dans le buffet les verres et les assiettes, et il dit : « Ça s'rait p'têtre bon, c'te place chez maître Omont, vu que le v'là veuf, que sa bru l'aime pas, qu'il est seul et qu'il a d'quoi. J'ferions p'têtre ben d'y envoyer Adélaïde. »

La femme posa sur la table la marmite toute noire, enleva le couvercle et, pendant que montait au plafond une vapeur de soupe pleine d'une odeur de choux, elle réfléchit.

L'homme reprit : « Il a d'quoi, pour sûr. Mais qu'il faudrait être dégourdi et qu'Adélaïde l'est pas un brin. »

La femme alors articula : « J'pourrions voir tout d'même. » Puis se tournant vers sa fille, une gaillardie à l'air niais, aux cheveux jaunes, aux grosses joues rouges comme la peau des pommes, elle cria : « T'entends, grande bête. T'iras chez maître Omont t'proposer comme servante, et tu t'ras tout c'qu'il te commandera. »

La fille se mit à rire et sans répondre. Puis tous trois commencèrent à manger.

Au bout de dix minutes le père reprit : « Ecoute un mot, la fille, et tâche d'n point te mettre en défaut sur ce que j'vas te dire... »

Et il lui dit : « Ça en termes le... »
Adélaïde, prévoyant les moindres détails préparant à cette conquête d'un vieux veuf mal avec sa famille.

La mère avait cessé de manger pour écouter, et elle demeurait, la fourchette à la main, les yeux sur son homme et sur sa fille tour à tour, suivant cette instruction avec une attention concentrée et muette.

Adélaïde restait inerte, le regard errant et vague, docile et stupide.

Dès que le repas fut terminé, la mère lui fit mettre son bonnet, et elles partirent toutes deux pour aller trouver M. Césaire Omont. Il habitait une sorte de petit pavillon de briques adossé aux bâtiments d'exploitation qu'occupaient ses fermiers. Car il s'était retiré du faire-valoir pour vivre de ses rentes.

Il avait environ cinquante-cinq ans; il était gros, jovial et bourru comme un homme riche. Il riait et criait à faire tomber les murs, buvait du cidre et de l'eau-de-vie à pleins verres, et passait encore pour chaud malgré son âge.

Il aimait à se promener dans les champs, les mains

derrière le dos, enfonçant ses sabots de bois dans la terre grasse, considérant la levée du blé ou la floraison des cozzas d'un œil d'amateur à son aise, qui aime ça, mais qui ne se la foule plus.

On disait de lui : « C'est un père Bon-Temps, qui n'est pas bien levé tous les jours. »

Il reçut les deux femmes, le ventre à table, achevant son café. Et, se renversant, il demanda :

— Qu'est ce que vous désirez ?

La mère prit la parole :

— « C'est not'fille Adélaïde que j'viens vous proposer pour servante, vu c'qu'a dit ce matin monsieur le curé. »

Maître Omont considéra la fille, puis, brusquement :

« Quel âge qu'elle a, c'te grande bique-là ? »

— « Vingt-un ans à la Saint-Michel, monsieur Omont. »

— « C'est bien; ell'aura quinze francs par mois et l'ricot. J'l'attends d'main, pour faire ma soupe du matin. »

Et il congédia les deux femmes.

Adélaïde entra en fonctions le lendemain et se mit à travailler dur, sans dire un mot, comme elle faisait chez ses parents.

Vers neuf heures, comme elle nettoyait les carreaux de la cuisine, monsieur Omont la hélâ.

— « Adélaïde ! »

Elle accourut. « Me v'là, not'maitre. »

Dés qu'elle fut en face de lui, les mains rouges et abandonnées, l'œil troublé, il déclara : « Ecoute un peu, qu'il n'y ait pas d'erreur entre nous. T'es ma servante, mais rien de plus. T'entends. Nous ne mèlerons point nos sabots. »

— Oui, not'maitre.

— Chacun sa place, ma fille, t'as ta cuisine; j'ai ma salle. A part ça, tout sera pour té comme pour mé. C'est convenu ? »

— Oui, not'maitre.

— Allons, c'est bien, va à ton ouvrage. Et elle alla reprendre sa besogne.

A midi elle servit le dîner du maître dans sa petite salle à papier peint, puis, quand la soupe fut sur la table, elle alla prévenir M. Omont.

— « C'est servi not'maitre. »

Il entra, s'assit, regarda autour de lui, déplia sa serviette, hésita une seconde, puis d'une voix de tonnerre :

— « Adélaïde ! »

Elle arriva, éfarée. Il cria comme s'il allait la massacrer. « Eh bien, nom de D... et té, oussqu'est ta place ? »

— « Mais... not'maitre... »

Il hurlait : « J'aime pas manger seul, nom de D...; tu vas te mett' là ou bien foute le camp si tu n'veux pas. Va chercher l'assiette et ton verre. »

Épouvantée, elle apporta son couvert en balbutiant : « Me v'là, not'maitre. »

Et elle s'assit en face de lui.

Alors il devint jovial; il trinqua, tapait sur la table, racontait des histoires qu'elle écoutait les yeux baissés, sans oser prononcer un mot.

De temps en temps, elle se levait pour aller chercher du pain, du cidre, des assiettes.

En apportant le café elle ne déposa qu'une tasse devant lui; alors, repris de colère, il grogna :

— Eh bien, et pour té ?

— J'n'en prends point, not'maitre.

— Pourquoi que tu n'en prends point ?

— Parce que j'l'aime point.

Alors il éclata de nouveau : « J'aime pas prend'mon café tout seul, nom de D... Si tu n' veux pas t'mett' à en prendre itou, tu vas foute le camp, nom de D... Va chercher une tasse et plus vite que ça. »

Elle alla chercher une tasse, se rassit, goûta la noire liqueur, fit la grimace, puis, sous l'œil furieux du maître, avala jusqu'au bout. Mais lui lui fallut boire le premier verre d'eau-de-vie de la rincette, le second du pousse-rincette, et le troisième du coup-de-pied au cul.

Et M. Omont la congédia. « Va laver ta vaisselle maintenant, t'es une bonne fille. »

Il en fut de même au dîner. Puis elle dut faire sa partie de dominos; puis il l'envoya se mettre au lit.

« Va te coucher, je monterai tout à l'heure. »

Et elle gagna sa chambre, une mansarde sous le toit. Elle fit sa prière, se dévêtit et se glissa dans ses draps.

Mais soudain, elle bondit, éfarée. Un cri furieux faisait trembler la maison.

— Adélaïde ?

Elle ouvrit sa porte et répondit de son grenier : — « Me v'là, not'maitre. »

— Ousque t'es ?

— Mais j'suis dans mon lit, donc, not'maitre.

Alors, il vociféra : « Veux-tu bien descendre, nom de D... J'aime pas coucher tout seul, nom de D... et si tu n'veux point, tu vas me foute le camp, nom de D... »

Alors, elle répondit d'en haut, éperdue, cherchant sa chandelle :

— « Me v'là, not'maitre ! »

Et il entendit ses petits sabots découverts battre le sapin de l'escalier; et quand elle fut arrivée aux dernières marches, il la prit par le bras, et dès qu'elle eut laissé devant la porte ses étroites chaussures de bois à côté des grosses galoches du maître, il la poussa dans sa chambre en grognant :

— « Plus vite que ça, donc, nom de D... ! »

Et elle répétait sans cesse, ne sachant plus ce qu'elle disait :

— « Me v'là, me v'là, not'maitre. »

Six mois après, comme elle allait voir ses parents, un dimanche, son père l'examina curieusement, puis demanda :

— T'es-tu point grosse ?

Elle restait stupide, regardant son ventre, répétant : « Mais non, je n'crois point. »

Alors, il l'interrogea, voulant tout savoir :

— Dis-mé si vous n'avez point, quéque soir, mêlé vos sabots ?

— Oui, je les ont mêlés l'premier soir et puis l'sautres.

— Mais alors t'es pleine, grande futaille.

Elle se mit à sangloter, balbutiant : « J'savais ti, mé ? J'savais ti, mé ? »

Le père Malandain la guettait, l'œil éveillé, la mine satisfaite. Il demanda :

— Quéque que tu ne savais point ?

Elle prononça, à travers ses pleurs : J'savais ti, mé que ça se faisait comme ça, d's'effants ! »

Sa mère rentra. L'homme articula, sans colère : « La v'là grosse, à c't'heure. »

Mais la femme se fâcha, révoltée d'instinct, injuriant à pleine gueule sa fille en larmes, la traitant de « manante » et de « traînée ».

Alors le vieux la fit taire. Et comme il prenait sa casquette pour aller causer de leurs affaires avec maître Césaire Omont, il déclara :

« All' est tout d' même encore pu sotté que j'aurais cru. All' n'savait point c'qu'all' faisait, c'te niente. »

Au prône du dimanche suivant, le vieux curé publiait les bans de M. Onufre-Césaire Omont avec Céleste-Adélaïde Malandain.

Guy de Maupassant.

LE NEVROSISME

Le névrosisme est le mal à la mode. — Etrange maladie dont le siècle est atteint. L'art a ses nerfs, la littérature se morphine; on montre des hideurs et on étale des plaies... Pas un détail n'est caché. L'intelligence s'éteint, le rire s'étiole, la gaieté s'efface... On ne souffre plus du cœur, mais des nerfs. Et l'énerverment moderne a des conséquences terribles.

La littérature surtout est dangereusement atteinte. Elle subit une transformation, mais cette transformation l'entraîne à sa perte. Le naturalisme et le névrosisme succèdent à l'imagerie lyrique, au mot joyeux qui chante sans arrière-pensée. Le littérateur est aussi un médecin et sa plume un scalpel. On ne raconte plus, on analyse, on disèque. Chaque vers est une fibre que le poète macabre fait vibrer. Le roman n'est plus un récit triste ou joyeux, dramatique ou folâtre, mais toujours honnête... C'est l'autopsie froide et tremblante des passions modernes et du corps humain (le cœur est le vieux jeu).

On s'est lassé à chanter les purs transports de l'âme, le culte, l'extase, la délicatesse profonde des sentiments honnêtes... et la lyre moderne s'est accordée pour accompagner de ses rugissements de fauve, les rugissements des sens irrités et leurs brutalités... Plus de convenance, plus de respect, plus de dignité... On étale le nu en plein soleil, sur la place publique, aux vitrines des marchands d'estampes, en photographies à vingt sous... un nu abject et malpropre, et rien ne dérobo aux

yeux du premier venu la bestialité dégoûtante de ces gravures obscènes...

Le romancier saisit sur le vif les déviations ignobles du sens moral, les fièvres brûlantes des cerveaux troubles. Il classe et il analyse froidement, avec brutalité même, comme un chirurgien dans un cours d'anatomie... Et quand il a pondu un de ces petits volumes abondant en détails grivois, dont le titre seul, invariablement souligné de ces deux mots : — *Roman physiologique* — chatouille la curiosité publique, on voit le bouquin s'étaler superbe à la porte des libraires, enrichi à la première page d'une eau-forte plus que décolletée qui promet amplement tout ce que le texte tiendra.

C'est croustillant... et cet assemblage forme une de ces gourmandises singulièrement épicées, dont les jolies femmes surtout sont si friandes, mais ces gourmandises-là ont en même temps une âpreté malsaine qui donne la nausée... Victor Hugo a dit dans la préface des Orientales : « Tout est sujet, tout relève de l'art, tout à droit de cité en littérature. La critique n'a qu'à examiner comment vous avez travaillé et non sur quoi et pourquoi, ceci est juste. Que l'auteur dise le mot qui porte, la phrase hardie; que sa peinture soit exacte et cruelle; qu'il choisisse le sujet le plus abject, puisque tous les sujets sont bons — dans une certaine mesure, cependant, — mais au moins qu'il évite le raffinement, car raffiner c'est dénaturer, et que d'une page de roman il ne fasse point une page de médecine... s'il se plaît à remuer les fanges, qu'il agisse toutefois avec précaution, de façon à éviter un rejaillissement malpropre à la face de ses lecteurs... »

Ma plume n'attaque pas à l'écrivain naturaliste, au vrai, à celui qui dédaigne les raffinements étranges engendrés par le névrosisme et qui écrit selon sa conscience... Non, celui-là est moral... Ce mot vous fait sourire. Il est moral, ne vous en déplaît, et sa moralité se dessine vigoureuse à côté de l'auteur hypocrite qui sème à profusion les arrières-pensées, les sous-entendus corrupteurs dans ses livres d'une immoralité révoltante et qui trace des tableaux d'autant plus malsains, qu'il ne les montre qu'à travers d'un léger voile de gaze. Ce dernier représente le germe épidémique qui saut et corrompt tout ce qu'il touche.

Le névrosisme prend des proportions effrayantes. De microbe d'abord, le mal devient géant. Et la littérature n'est pas seule atteinte. La peinture en souffre aussi. Le pinceau a des attaques de nerfs et le nu, le nu qui provoque et qui dégoûte s'étale insolent, sur des toiles superbes, signées de noms illustres, et le salon lui réserve ses places d'honneur.

La sculpture de même a ses névroses. Le ciseau et l'ébauchoir ne caressent que des formes opulentes de Vénus provocantes, dans des poses chères à Nana. Tout est corsé, poitré et vinaigré...

Mais c'est en la femme que s'est montré le germe du névrosisme... car le névrosisme est né de l'hystérie... Que l'on descende du salon bourgeois à l'hôtel mondain; que l'on monte du boudoir mystérieux à la mansarde délabrée; chez la bourgeoise comme chez la mondaine, chez l'horizontale comme chez l'ouvrière les nerfs vibrent toujours; tout est en nerf, tout est nerveux. Et le névrosisme conduit à l'idiotisme. Névrose la littérature; névrose la peinture, névrose la sculpture; névrose la politique actuelle... Névrose la mode absurde qui habille les hommes comme des fantoches et les femmes comme des poupées ridicules... Le siècle haletant agonise... Ses spasmes sont terribles... Ses névroses le tuent !

Adriano.

Les Saisons

*J'aime la prairie émaillée
Des plus belles fleurs du PRINTEMPS
J'aime, sous la verte feuillée,
Du rossignol les doux accents.*
*En ÉTÉ, j'aime le feuillage
Agité des souffles du vent,
J'aime à reposer sous l'ombrage
Après d'un ruisseau murmurant.*

*J'aime les présents de l'AUTOMNE;
J'aime les fruits et les senteurs.
O saison fille de Pomone!
Temps bienheureux pour les chasseurs!*

*J'aime l'HIVER et son cortège
De frimas, de glaces, d'horreur;
Qui j'ai vu voir tomber la neige
Gélant les corps chauffant les cœurs.*

*Mais penche-toi, ma toute belle,
Sur ton miroir et tes doux yeux
Verront dans la glace fidèle
Ce que mon cœur aime le mieux.*
Alexandre Hardy.

Nous continuerons, dans nos prochains numéros, la série des célébrités lyonnaises par MM. les doyens de nos Facultés : Heinrich, Gallemer, Sicard, Lortet; de MM. les professeurs Molière, Poncet, Cazeneuve, Teissier, Monnoyer, Jean Renaud, Tripiet, Gailleton, Grolas, Clavel, Chauveau, Arloing, Lafaye, Beauvisage, Ferrand, expert-chimiste, Fochier, Peytaud, Lacassagne, Bloch, Cornevin, Bertrand, Glénard, Ollier, Cauvet, etc., etc.; toute la députation du Rhône : Ballue, Jacquier, Thiers, Burdeau, Lagrange, Millaud, tous nos artistes peintres, artistes lyriques et dramatiques, et bien d'autres encore dont nous réservons la surprise à nos lecteurs !

ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

Ils ont ri, les sylvains moqueurs égarés dans le temple de Cambrinus, tandis que damoiselle Eugénie Sphinx versait pour la dernière fois, — belle naïade éplorée, — la liqueur d'outre-Rhin dans la coupe des faunes couchés dans les roseaux des Jacobins! Ils ont ri, dans leur barbe en broussailles, de leur rire strident, semblable à une cascade dans le silence des bois! Mais, cette fois encore, la nymphe a échappé à leurs ardeurs grossières, et, plus légère que la biche, elle folâtre maintenant, libre de toute chaîne, parmi les jeunes faons où elle se choisira un maître, quand les flèches d'amour auront percé leur cœur.

Bonne chance, la chasseresse! mais prenez garde de rencontrer Diane et sa troupe.

Jeune dame Marie la costumière ne se montre plus nulle part. Dans le monde de la noce galante, on est très inquiet de cette absence prolongée qui cause un grand vide dans toutes les fêtes où cette gente horizontale brillait de tout l'éclat de la grâce de ses dix-neuf printemps. On dit — mais vous n'en direz rien! qu'elle prépare silencieusement la layette du jeune « citoyen » qui se dispose à faire son entrée dans le monde.

Nous rendrons compte de la cérémonie du baptême.

Nous avons tous notre manie, n'est-ce pas. François Coppée aime les chats et les couleurs voyantes, comme les vieilles filles; les portiers affectionnent surtout les canaris, et ils les font s'accoupler avec des chardonnerets; nos dames galantes donnent la préférence à ces bons caniches qu'a si bien compris Jean Richepin : « Mon bon caniche, je suis triste... » moi je préfère les singes, qui sont nos ancêtres plus ou moins immédiats. Mais tel n'est pas le goût de Marguerite Gonthier! Cette noble dame s'est prise tout à coup d'un grand amour pour les éléphants, — (vous avez bien lu!) Vous la verrez tous les soirs au Cirque Continental, offrir de sa main finement gantée, brioches sur brioches, à ces deux représentants de la famille des pachydermes. Dame Marguerite Gonthier qu'on disait si indifférente! Ça trompe, n'est-ce pas?

Feuilleton du LYON S'AMUSE

THALIE

Par PAUL DUMAS

Elle se leva et, séchant ses larmes :
Tu t'ennuyais donc ici? Pourquoi m'as-tu détestée, tout d'un coup? Tu ne me voyais pourtant que le soir et aux repas. Ton travail te retenait hors d'ici, la journée entière. Je sais bien que ce n'est pas agréable de griffonner du vilain papier, pauvre clerc de notaire, chez M. Davout... C'était peut-être ça qui te pesait trop? Oh! dis-moi ce c'était ça; dis-moi que ce n'était pas ta pauvre femme! Mais tu ne pouvais donc pas prendre patience un peu? Tu savais pourtant que bientôt tu achèterais une étude, à ton tour. Tu étais en pourparlers avec ce notaire... je ne sais plus son nom?... ce notaire de la campagne? Tu ne trouvais donc pas bien bon d'aller vivre tous deux dans un gentil village, au grand air, au grand soleil, entendre chanter les petits oiseaux... Tiens, je ne sais plus ce que je dis! fit-elle en riant nerveusement.

Emile Richard se taisait, n'osant pas avouer tout ce qu'il avait au fond de l'âme. Mais sa volonté était grande de chasser désormais les pensées et les tourments secrets qui, depuis quelques jours, le torturaient et l'avaient poussé à s'enfuir, à la recherche d'un but dont il rougissait maintenant.

Tout à l'heure accablée, Juliette ne voulait

rien savoir; elle n'avait rien entendu; elle avait fermé la bouche à son mari qui s'accusait, et elle lui avait dit : Qu'importe! Maintenant, grisée par sa victoire qu'elle jugeait certaine, une réaction s'opérait en elle : elle était prise d'un soudain besoin de revanche implacable; elle se faisait cruelle à plaisir, écrasait l'infortuné vaincu et ses paroles, dites d'une voix brève, avaient une âpreté vengeresse :

— Tu n'étais donc pas bien ici? Tu avais donc tout oublié! A peine avais-tu quinze ans que tu m'aimais déjà, moi, fillette de quatorze! Nos familles se connaissaient et désiraient ce qui est advenu; nous mariés. Tu fis ton droit, tu devins licencié. Puis ton père mourut; puis ta mère tomba malade. Tu me quittas deux ans, pour aller avec elle, dans le Midi, et la soigner. Quand tu fus seul au monde, il ne te restait au cœur de véritable que notre affection à tous deux. Car tu ne m'aurais pas oubliée. Tu m'aurais écrit de bonnes et gentilles lettres. Tu m'aurais! Tu m'aurais!... Oh! je m'en souviens bien!... Ma mère mourut; tu as assisté à sa mort. Nous étions seuls; tout de suite, tu m'as dit : mariions-nous... Pourquoi l'as-tu dit? Oui, pourquoi? puisque tu devais ainsi un jour me détester, me quitter? Car il y a deux mois que nous sommes mariés, deux mois, pas davantage! Oh! quelle affreuse, quelle horrible chose de me laisser ainsi toute seule! Si tu avais réussi, je me serais tuée! Tu ne veux pas le croire? Eh bien, je te le jure!... Ne pars plus! ne pars plus!

Et, calmée par ces souvenirs évoqués, accablée aussi par le violent et rageur effort qu'elle venait de faire, elle se jeta dans les bras de son mari, l'enlaçant au cou, l'embrassant bien profond sous ses fines moustaches.

Elle devenait câline. De nouveau, elle oubliait tout pour ne penser qu'à ceci : c'est qu'il était là.

Comme ils allaient, penchés l'un vers l'autre, lui un bras autour de sa taille, retrouver leur bon

lit nuptial, ils s'arrêtèrent devant le salon. Et, de la porte entr'ouverte, Emile jetait un long regard sur tous les meubles couverts de housses blanches, tandis que sa femme, d'un œil radieux, triomphant, le regardait se souvenir.

Se souvenir! Oui, vraiment, il avait besoin, ce soir-là, après ces heures enfiévrées, de se souvenir. Ce jour de lâcheté unique dans sa vie, pendant lequel avait failli s'anéantir tout son bonheur, lui semblait un de ces fleuves aux eaux noires et menaçantes, séparant des rives semblables, en pente herbeuse et douce. Il l'avait traversé ce fleuve terrible, dans un moment d'audace folle; et maintenant qu'il se retournait, ses yeux troublés par les buées flottantes et la poussière des eaux brisées, saisis d'horreur à l'aspect du gouffre, avaient peine à retrouver, loin là-bas, effacés sur l'horizon, les chères oasis quittées.

Peu à peu, lentement, il reprégnait possession de lui-même. Il s'installait à nouveau dans toutes ces choses qu'avec des cris de joie à peine retenus, il reconnaissait comme étant bien siennes, comme ayant été placées là par lui-même.

Oh! les gros tracas des petits déménagements, les terribles discussions sur la place d'un meuble, les arrangements pleins de baisers, la consécration de chaque pièce par d'ininterminables caresses! Il revenait à tout cela à mesure qu'il revoyait ce salon bien bourgeois, bien provincial, avec ses sièges alignés au mur et son guéridon au milieu; et puis cette salle à manger toute petite, si obscure que parfois, en plein midi, ils échangeaient leurs verres; et puis encore cet autre coin, clair celui-là, petit cabinet où il avait entassé ses livres, ses papiers, et où, le matin, tandis qu'elle dormait encore, la paresseuse, il aimait à s'isoler, avant son départ pour l'étude; — et enfin leur chambre avec ses modestes meubles en noyer auxquels s'attachaient tant de souvenirs, vieux meubles de famille pieusement gardés, bibelots, bagatelles vieillots, sans valeur, mais que l'on

tient pour sacrés, tant nos grand-mamans les admirèrent!

Ils se fermèrent dans cette chambre bonne et saine qui s'emplit aussitôt d'un amoureux murmure.

II

Trois jours après, Juliette reçut une visite inattendue : un ami, le meilleur ami de son mari, Pierre Vexan, jeune docteur installé à Paris, vint surprendre la jeune femme assise seule, devant sa table d'ouvrage.

Juliette eut une grande joie. Elle reçut Pierre avec une effusion reconnaissante. La pauvre femme encore toute meurtrie de la crise récente, avait pris une crainte inexplicable de la solitude qui favorisait des méditations dont la tristesse lui faisait mal.

Pierre et Juliette dépensèrent, dans ce bon entretien, des trésors de souvenirs, des confidences sans fin. Après s'être enquis de la situation d'Emile dont il avait été l'ami d'enfance et de collège, Pierre raconta à la jeune femme sa vie à Paris. Il s'était installé médecin dans la grande ville où il avait étudié. Il en était à ses débuts, mais avait bon courage! Il sut dire, ce brave garçon, avec un accent de grande émotion, combien de fois il songeait à eux, Juliette et Emile, ses deux camarades; il les unissait ainsi d'un même titre dans son affection large et franche. Juliette, il ne la connaissait que depuis an. « Mais, ajoutait-il avec un bon sourire élargissant sa barbe brune, je me suis dit, la première fois que je vous vis, lorsque Emile, votre fiancé, me présenta, je me suis dit en vous voyant si alorte, si gaie, si babillard : Tiens, voilà un camarade de plus! Et, tout de suite, moi qui avais dit à Emile : Es-tu bête de prendre femme avant d'avoir pris barbe! je lui ai serré la main : Bravo! marie-toi! marie-toi! »

Juliette riait, cette explosion de sympathie lui procurait une sensation délicate, lui ouvrait des

chemins plus frais, plus verts, plus joyeux, la prédisposait aux doux abandons de l'âme. Elle avait un ami, un véritable.

Quelle surprise ce serait pour son Emile, de revoir ce Vexan dont il disait toujours : ce diable de Vexan! furieux qu'il était de ne recevoir de lui aucune lettre.

Pierre baissait la tête comiquement, exagérant la confusion qu'il ressentait de ce gentil reproche. Il s'excusait.

Songez donc! l'installation de son cabinet! — un vrai temple de la science, des livres partout, tapissant les murailles, des sièges contournés bizarrement, des meubles de style et de grand style, quoi! — Et les heures de consultation! Oui, il l'avouait, sans fausse modestie : par-ci, par-là, quelques malades venaient. « Combien? » disaient-ils timidement, en se fouillant. « Trois francs! » Il leur répondait cela d'un ton insouciant, quelque peu gêné. Les premiers trois francs qu'il gagna, ah! ils sonnaient un fameux son, ceux-là, dans sa poche! — Et puis encore la vie paris

à l'orage comme à la douce brise, sans crainte des avaries.

Ah! puisse-t-elle ainsi tenir longtemps la mer!

Un curieux procès se plaide en ce moment en Russie.

Une princesse X... confie, en mourant, à une amie sa petite chienne Gypsy; elle laisse à la même personne, par testament, une somme de mille roubles (quatre mille francs environ), dont l'intérêt devait servir à l'entretien de l'animal.

Rien de mieux. Mais Gypsy vient de mourir: sa nouvelle maîtresse, qui l'a soignée jusqu'à son dernier souffle, croyait avoir droit au capital, le testament étant resté muet à ce sujet: quand une autre personne ayant un fils de Gypsy vient réclamer elle aussi l'héritage en faveur du fils de la chienne. Salomon lui-même aurait été bien embarrassé.

Un accident qui aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences est arrivé un de ces derniers soirs à une de nos plus charmantes hébés.

La pauvre enfant est si malheureusement tombée sur le Rink, en patinant, qu'elle aurait bien pu ne plus s'en relever. Heureusement que de prompts secours lui ont été prodigués; elle en a été quitte pour la peur et quelques contusions au bras gauche.

Tout est bien qui finit bien.

On nous dit un trait de pitié filiale fort remarquable — à cause surtout de sa rareté, — et que nous nous reprocherions comme d'un crime, de ne pas dénoncer à l'admiration de tous. Les trois demoiselles Chaillou font édifier dans leur pays natal un charmant petit hôtel qu'elles destinent à abriter les vieux jours de leurs parents, déjà fort atteints par l'âge. Les frais sont couverts par leurs économies privées. A cause de cela, il leur sera beaucoup pardonné.

Savez-vous un nid plus délicieux que celui de la tendre fauvette qui a nom Marie Foret? On dit des merveilles de son gentil boudoir, tout capitonné de rose, et rempli de bibelots artistiques d'une grande richesse et du meilleur goût. On ajoute, — mais nous n'en pouvons rien dire, il faut pourtant sauver la morale!

N'importe! il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Aperçu, samedi, au Cirque Continental: Noble dame Marie Gauthier, extraordinairement en noir, qui porte, ma foi! vaillamment les années;

La duchesse de Bordeaux, également en noir, et dont le départ pour

..... la ville du monde où le libertinage est à meilleur marché est de plus en plus retardé;

Demoiselle Jenny Merluchon, en costume fantaisie d'une grande élégance;

La baronne de Suzange, très remarquée, en toilette fort riche;

Dame Elisa de Bressoles, demoiselles Clotilde Marguerite Ser..., etc., etc.

M^{lle} Berthe T... à dix-sept ans et exerce quelque part, dans des faubourgs de la ville, la profession de servante d'auberge.

Elle est gentille, très gentille, et lorsque, au début de l'audience du tribunal correctionnel, elle vient prendre place sur le banc réservé aux témoins, un murmure flatteur salue son apparition.

Bien que servante d'auberge — on a vu autrefois une danseuse recevoir le prix Monthony — M^{lle} T... a, paraît-il, conservé toute la timidité de ses dix-sept ans.

En se voyant le point de mire de tout l'auditoire, elle devient rouge comme une pivoine, et, à partir de ce moment, n'ose plus lever les yeux.

L'huissier appelle le témoin: Berthe T... La jeune fille s'avance, éperdue, épouvantée...

M. le président. — Levez la main, mademoiselle.

M^{lle} T... lève, en tremblant, une main soigneusement gantée.

M. le président. — Retirez votre gant.

Alors il se passe une chose unique dans les annales de la justice. M^{lle} T... de rouge qu'elle était, devient toute pâle; elle jette sur le tribunal un regard éffaré, suppliant...

M. Trentesaux, qui compulse son dossier, ne s'aperçoit pas du trouble de la jeune fille; mais comme il ne la voit faire aucun mouvement pour se dégarter: « Eh bien! » dit-il.

M^{lle} T... se résigne. Elle ferme les yeux, renverse sa tête en arrière et, ouvrant la bouche autant qu'elle peut le faire, elle montre dans toute sa longueur... sa langue au tribunal. Au lieu de: « Retirez votre gant », la malheureuse avait entendu: « Tirez la langue. »

Noble dame Adrienne Roux, la belle élégante qu'on connut nos pères, vit aujourd'hui retirée dans son douaire et ne se montre plus à aucune fête. Rassasiée des plaisirs d'un monde vain, elle veut, avant de mourir, goûter les douceurs de la vie tranquille. Elle a fait deux parts de son pécule: l'une sera consacrée à des œuvres pies, l'autre (la plus petite) lui suffira. Du reste, comme Rola,

Elle s'est prise la main et donné sa parole De se faire sauter avant son dernier sou.

O mélancolie, voilà bien de tes coups!

Petite jouvencelle Anna Bébé, comme le frêle oiseau-mouche, voltige imprudemment sur les cactus et autres plantes épineuses. Gageons qu'elle finira par y laisser quelques-unes de ses plumes dorées et qu'à force d'en perdre il ne lui restera bientôt que ce que Rabelais, de gauloise mémoire, trouvait insuffisant pour attirer les hommages des faibles mortels et changer Jupiter en pluie d'or.

O Danaé, combien tu aimais mieux ton cygne!

Les temps sont proches, mes amis! Encore un peu de jours, et belle et haute dame Céline Montier chantera le cantique d'allégresse en l'honneur

du nouveau-né. Mais jusque-là la mère est dans de terribles angoisses, et comme madame de Montpensier, elle s'écritait volontiers: « Bonne vierge! faites qu'il ne me fasse pas plus de mal pour sortir que pour entrer. »

Esclaves, apportez des roses: Le parfum des roses est doux.

Très noble et haute baronne de Saint-Ouin bouleverse tous nos magasins de nouveautés, cherchant une « raie qui n'a jamais paru. » La prétention a paru si bizarre que récemment un employé d'une de nos grandes maisons, poussé à bout par ses exigences, perdit toute retenue et lui montra une... étoffe qu'il affirma avoir tenue cachée jusqu'à ce jour. On assure que la baronne en a eu un arrêt!... C'était trop fort aussi!

Demoiselle Marie des Chaises se tient fièrement au sommet de la Fortune. Vous souvient-il de l'avoir vue, timide jouvencelle, vous demander le sou de loyer de votre siège, à Bellecour? Déjà son petit air surnois, plein de sous-entendus, promettait ce que, depuis, il a tenu: son petit cœur (lisez son ambition, le mot n'est pas trop fort) a débordé, et un beau jour, elle s'est écriée: « Et moi aussi, je suis femme! » Et dès lors sa folle nacelle a vogué à tous les vents, abandonnée à la merci des vents.

Bon Dieu! dans quel temps vivons-nous? Demoiselle Jenny Merluchon est partie, ce matin, pour Nice, ayant un excédent de bagages tel, qu'elle a payé une surtaxe de cent francs. Sans l'invention des chemins de fer, je laisse à juger de l'embarras où se serait trouvé le conducteur du coche si cher à nos pères, en présence d'un pareil déménagement. Mais il paraît qu'on ne peut pas suivre la mode autrement, et noblesse oblige.

Avez-vous oui parler de la querelle épique de demoiselle Marie Bourgoïn avec Marie Gratton? Celle-ci se serait ni plus ni moins retirée sous sa tente, comme Achille; mais Marie Bourgoïn, sans s'arrêter à cet accès de dignité qu'elle s'explique, du reste, assel mal, continue, dans son insouciance de papillon bleu, à folâtrer gaiement, laissant à peine percer une pointe de triomphe et ne voulant point autrement user du champ de bataille resté libre.

La jolie petite baronne de Suzanges en a fini avec les courses lointaines et vient à tout jamais fixer son humeur errante entre les rives du Rhône et de la Saône. Elle nous rapporte avec sa grâce sans pareille, cette aménité charmante qu'on ne prend qu'en voyage et qui, pour paraître d'abord légère, n'en est pas moins parfois pleine d'esprit et d'à-propos.

Nos souhaits de bienvenue à la voyageuse!

On annonce dans le monde artistique, le prochain départ d'Olga et de Kaira, fixé au 29 décembre. Ces deux jeunes miss s'en vont, à Berthiz cueillir une nouvelle moisson de lauriers dont elles feront hommage aux Lyonnais, à l'époque des fêtes du carnaval: leur retour sera, sans contredit, l'occasion pour elles de nouveaux succès.

Les « deux papillons » si goûtés du public du Cirque continental et dont le départ ne sera pas sans causer quelques déceptions, ont, — qu'on se rassure! — signé un nouvel engagement qui en fera encore, cet hiver, les hôtes aimés de la sympathique directrice, M^{lle} Léon.

Juliette la Suave qui est aussi la suave Juliette abandonnée le grave rôle de caissière qu'elle remplissait si gracieusement au café Egyptien.

Ces beaux yeux demarquée n'illumineront plus le sous-sol du billard européen.

Adieu Juliette, je n'ôterai plus mes gants pour recevoir les jetons dorés que ta main blanche tendait et dont le contact me faisait frissonner.

C'est peut-être la main velue d'un mâle, vilain ours mal léché qui remplacera la tienne si douce.

O dame aux camélias de mes rêves, Marguerite Gauthier de mes illusions, si Alexandre Dumas te connaissait, il écrirait ton histoire.

Pour mon compte, puisque tu n'es plus là, on ne me verra plus pointer sur Poleymines, sois en bien sûre!... que le repos te soit léger!

Nigri.

C'est bien un peu la faute de ces braves éléphants si la foule a déserté cette semaine notre grand cirque lyonnais. Il y a longtemps, en effet, qu'on n'avait pas vu ici une aussi intéressante exhibition.

Profitions donc de la semaine que nous accorde encore M. Lockart, et que le cirque Rancy retrouve sa plume et entière animation. Dieu merci, après Jock et Jenny que de merveilles vous aurez encore à admirer!

Pour recueillir des bravos, avons-nous déjà dit ici il y a quelque temps, un écuver ou un acrobate doit être excellent. Chez M. Rancy ils le sont tous, à commencer par M. Hernandez, et avec lui M^{lle} Gauthier, Gruau, et Miss Maryland. Allez les voir et les applaudir, vous en profiterez pour admirer M. Reed, les frères Courad, Nestor et Venos, les trois Onzella, etc. M. Alphonse Rancy est tout simplement étonnant quand on voit son autorité absolue sur ses chevaux admirablement dressés.

Nous ne recommanderons pas l'éloge des si charmantes sœurs Mathewas. Tout Lyon voudra les voir avant leur départ. Il n'est pas jusqu'aux bébés de Cenrillon qui ne soient ravissants.

Lors du dernier séjour du Cirque Continental dans notre ville on lui reprochait parfois d'être inférieur au cirque Rancy. On serait mal venu maintenant à lui faire un pareil reproche ou à vouloir établir un rang de priorité entre eux. Chez tous deux c'est tou-

jours de plus fort en plus fort et s'égalent sans se dépasser.

M^{lle} Juliette est rappelée tous les soirs après son saut du gant, et son pas de caractère qu'elle exécute avec un brio et une précision que feraient bien d'imiter certaines de nos dames du corps de ballet, je ne sais plus comment l'arrêter dans les éloges qui reviennent à tous les artistes d'élite de M^{lle} Léon. Aussi bien, nous espérons ne pas les perdre de sitôt et nous reviendrons sur chacun d'eux. Je ne veux pourtant pas passer sous silence les excentriques paveurs qui nous ont fait leurs adieux et à qui nous disons: au revoir. Enfin laissez-moi nommer au moins miss Olga et Kaira. Nous n'avons pas vu, depuis miss Rnea, la mouche d'or si malheureusement tuée à Moscou, tant d'adresse, de force, d'audace et de grâce.

En somme, je renonce, pour aujourd'hui, à parler plus longuement de tous ces artistes à ceux qui les connaissent; et à ceux qui ne les ont pas encore vus, je prie bien fort: Allez voir!

Un conseil en terminant: Riez, riez beaucoup, mais n'imitiez pas cependant la spectatrice de vendredi soir dont les éclats de rire perçants et hystériques, qui dominaient les cuivres de l'excellente harmonie, ont plongé l'assistance entière, d'abord dans une profonde stupeur, puis dans une douce gaité.

Montalb.

SCALA-BOUFFES

GUIGNOL-REVUE

Guignol-Revue réussit. Cette pièce où la burlesque naïveté est alliée à la satire et au patriotisme est chaque soir très applaudie. Les artistes ont pris soin du reste de justifier ce bon accueil par l'énergie et la grâce de leur jeu.

M^{lle} d'Audignoy parle avec fierté et dignité; M^{lle} Manceaux personnifiant le musée Guimet maugrée avec verve contre le manque de curiosité des Lyonnais. La fontaine des Jacobins (M^{lle} Bellina) porte avec coquetterie son chapiteau à colonettes et sa vasque de marbre. Le Casino de Charbonnières (M^{lle} Amaury) dans son costume de Pythonisse chaldéenne semble devoir attirer autour de lui les joueurs passionnés. M^{lle} Helfen-Pascal remplit ses rôles d'une façon un peu trop froide; sa voix d'ordinaire sympathique, paraît rauque, et ses gestes ne se plient pas exactement aux exigences de la situation. Il n'en est pas de même de M^{lle} Deschamps qui, dès la première partie du programme, est toujours couverte d'une pluie d'applaudissements.

Cette artiste symbolise l'île-Barbe, sous la forme d'une jeune châtelaine des temps passés. Ses yeux noirs, son air tripon semblent attirer sur son domaine nombre d'amoureux; son rôle est débité avec une grande netteté et ses gestes pleins d'élégance s'accordent à merveille avec ses jeux de physionomie. M^{lle} Myrrhis et Daniel ont moins d'entrain, mais cela tient à l'intérêt un peu secondaire de leurs rôles.

Guignol (M. P. Gémon), malgré une certaine raideur, remplit bien sa tâche; M. Mallavre dans Zimmermann et Nicol dans Bec-Salé, sont la réalité même. M. Darville excite une hilarité profonde et M. Desham à cette allure martiale, qui du pompier en fait presque un guerrier.

Les décors sont splendides et les tableaux rendus avec une scrupuleuse exactitude, font honneur à notre compatriote M. Mortier. Enfin, nous espérons que le directeur de la Scala, encouragé par le succès de Guignol-Revue, s'efforcera toujours de satisfaire le public par le choix judicieux des pièces qui composent son programme.

CASINO DES ARTS

Les débuts de Mlle Rhéa, ont été un grand succès pour la jeune artiste.

La voix est fraîche et bien posée. Nous regrettons le départ des sœurs Lesueur qui n'ont fait qu'une courte apparition à Lyon, mais d'autres engagements les réclament à Paris.

Tous les soirs La Crevette, le grand succès actuel. Cette désopilante opérette fera courir tout Lyon. Les costumes sont superbes, la musique est charmante et nous n'avons que des éloges à décerner aux principaux interprètes.

M^{lle} Revellia, Rhéa et Laurence, MM. Rey, Hervier, et Dhoest, désopilants dans leur rôle de haute fantaisie.

FOLIES-BERGÈRE

Les Folies-Bergère ont inauguré leurs séances de patinage.

Très suivies ces soirées où se réunit le monde élégant, et où étincelle un grand nombre de jolies femmes entourées de brillants cavaliers.

BALIVERNES

Hier, place des Célestins, une vive discussion s'élevait entre une dame et le cocher d'une voiture qu'elle venait de quitter. Immédiatement cent personnes s'amusent.

Tout à coup, un monsieur, tout de noir habillé, fend la foule et demande avec autorité: — Qu'y a-t-il? — Il y a, dit le cocher, que la bourgeoisie me doit deux heures et ne veut me payer qu'une heure et demie.

Le monsieur se retourne vers la dame et d'un ton sévère: — Que répondez-vous, madame? — J'ai pris cette voiture à quatre heures, il est cinq heures et demie, je ne lui dois donc que ce que j'offre de payer. — Ainsi, cocher, vous réclamez? — Deux heures! — Et vous, madame, il est bien entendu que vous ne voulez payer?... — Qu'une heure et demie, monsieur! — Le monsieur, d'un air digne, fouille dans sa poche, en tire un londrès, l'allume et, tournant le dos aux antagonistes, il s'éloigne en disant: — Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse?

Grande revue des cirques et concerts. Grand cirque Rancy. Lyon s'amuse! Allez au cirque et vous en serez sûr. M. Rancy nous a offert cette semaine des soirées si charmantes, si pleines d'entrain que le plus sombre spleen du plus ennuyé des Anglais n'y eût pas tenu. Gougou et Alfano ont rivalisé chaque soir de verve comique et ont remporté des succès de fous rires. Disons-nous que nous avons vu avec regret la vaste salle de l'avenue de Saxe un peu déserte, et que nous y aurions souhaité une autre abondance de public. Peut-être l'annonce du prochain départ de M. Rancy pour Londres avait ainsi éloigné les spectateurs; mais qu'on se rassure, nous gardons encore au moins pendant huit jours son excellente troupe et avec elle le grand succès du jour, les éléphants de M. Lam Lockart.

C'est bien un peu la faute de ces braves éléphants si la foule a déserté cette semaine notre grand cirque lyonnais. Il y a longtemps, en effet, qu'on n'avait pas vu ici une aussi intéressante exhibition.

Profitions donc de la semaine que nous accorde encore M. Lockart, et que le cirque Rancy retrouve sa plume et entière animation. Dieu merci, après Jock et Jenny que de merveilles vous aurez encore à admirer!

Pour recueillir des bravos, avons-nous déjà dit ici il y a quelque temps, un écuver ou un acrobate doit être excellent. Chez M. Rancy ils le sont tous, à commencer par M. Hernandez, et avec lui M^{lle} Gauthier, Gruau, et Miss Maryland. Allez les voir et les applaudir, vous en profiterez pour admirer M. Reed, les frères Courad, Nestor et Venos, les trois Onzella, etc. M. Alphonse Rancy est tout simplement étonnant quand on voit son autorité absolue sur ses chevaux admirablement dressés.

Nous ne recommanderons pas l'éloge des si charmantes sœurs Mathewas. Tout Lyon voudra les voir avant leur départ. Il n'est pas jusqu'aux bébés de Cenrillon qui ne soient ravissants.

Lors du dernier séjour du Cirque Continental dans notre ville on lui reprochait parfois d'être inférieur au cirque Rancy. On serait mal venu maintenant à lui faire un pareil reproche ou à vouloir établir un rang de priorité entre eux. Chez tous deux c'est tou-

jours de plus fort en plus fort et s'égalent sans se dépasser.

M^{lle} Juliette est rappelée tous les soirs après son saut du gant, et son pas de caractère qu'elle exécute avec un brio et une précision que feraient bien d'imiter certaines de nos dames du corps de ballet, je ne sais plus comment l'arrêter dans les éloges qui reviennent à tous les artistes d'élite de M^{lle} Léon. Aussi bien, nous espérons ne pas les perdre de sitôt et nous reviendrons sur chacun d'eux. Je ne veux pourtant pas passer sous silence les excentriques paveurs qui nous ont fait leurs adieux et à qui nous disons: au revoir. Enfin laissez-moi nommer au moins miss Olga et Kaira. Nous n'avons pas vu, depuis miss Rnea, la mouche d'or si malheureusement tuée à Moscou, tant d'adresse, de force, d'audace et de grâce.

En somme, je renonce, pour aujourd'hui, à parler plus longuement de tous ces artistes à ceux qui les connaissent; et à ceux qui ne les ont pas encore vus, je prie bien fort: Allez voir!

Un conseil en terminant: Riez, riez beaucoup, mais n'imitiez pas cependant la spectatrice de vendredi soir dont les éclats de rire perçants et hystériques, qui dominaient les cuivres de l'excellente harmonie, ont plongé l'assistance entière, d'abord dans une profonde stupeur, puis dans une douce gaité.

Montalb.

SCALA-BOUFFES

GUIGNOL-REVUE

Guignol-Revue réussit. Cette pièce où la burlesque naïveté est alliée à la satire et au patriotisme est chaque soir très applaudie. Les artistes ont pris soin du reste de justifier ce bon accueil par l'énergie et la grâce de leur jeu.

M^{lle} d'Audignoy parle avec fierté et dignité; M^{lle} Manceaux personnifiant le musée Guimet maugrée avec verve contre le manque de curiosité des Lyonnais. La fontaine des Jacobins (M^{lle} Bellina) porte avec coquetterie son chapiteau à colonettes et sa vasque de marbre. Le Casino de Charbonnières (M^{lle} Amaury) dans son costume de Pythonisse chaldéenne semble devoir attirer autour de lui les joueurs passionnés. M^{lle} Helfen-Pascal remplit ses rôles d'une façon un peu trop froide; sa voix d'ordinaire sympathique, paraît rauque, et ses gestes ne se plient pas exactement aux exigences de la situation. Il n'en est pas de même de M^{lle} Deschamps qui, dès la première partie du programme, est toujours couverte d'une pluie d'applaudissements.

Cette artiste symbolise l'île-Barbe, sous la forme d'une jeune châtelaine des temps passés. Ses yeux noirs, son air tripon semblent attirer sur son domaine nombre d'amoureux; son rôle est débité avec une grande netteté et ses gestes pleins d'élégance s'accordent à merveille avec ses jeux de physionomie. M^{lle} Myrrhis et Daniel ont moins d'entrain, mais cela tient à l'intérêt un peu secondaire de leurs rôles.

Guignol (M. P. Gémon), malgré une certaine raideur, remplit bien sa tâche; M. Mallavre dans Zimmermann et Nicol dans Bec-Salé, sont la réalité même. M. Darville excite une hilarité profonde et M. Desham à cette allure martiale, qui du pompier en fait presque un guerrier.

Les décors sont splendides et les tableaux rendus avec une scrupuleuse exactitude, font honneur à notre compatriote M. Mortier. Enfin, nous espérons que le directeur de la Scala, encouragé par le succès de Guignol-Revue, s'efforcera toujours de satisfaire le public par le choix judicieux des pièces qui composent son programme.

CASINO DES ARTS

Les débuts de Mlle Rhéa, ont été un grand succès pour la jeune artiste.

La voix est fraîche et bien posée. Nous regrettons le départ des sœurs Lesueur qui n'ont fait qu'une courte apparition à Lyon, mais d'autres engagements les réclament à Paris.

Tous les soirs La Crevette, le grand succès actuel. Cette désopilante opérette fera courir tout Lyon. Les costumes sont superbes, la musique est charmante et nous n'avons que des éloges à décerner aux principaux interprètes.

M^{lle} Revellia, Rhéa et Laurence, MM. Rey, Hervier, et Dhoest, désopilants dans leur rôle de haute fantaisie.

FOLIES-BERGÈRE

Les Folies-Bergère ont inauguré leurs séances de patinage.

Très suivies ces soirées où se réunit le monde élégant, et où étincelle un grand nombre de jolies femmes entourées de brillants cavaliers.

BALIVERNES

Hier, place des Célestins, une vive discussion s'élevait entre une dame et le cocher d'une voiture qu'elle venait de quitter. Immédiatement cent personnes s'amusent.

Tout à coup, un monsieur, tout de noir habillé, fend la foule et demande avec autorité: — Qu'y a-t-il? — Il y a, dit le cocher, que la bourgeoisie me doit deux heures et ne veut me payer qu'une heure et demie.

Le monsieur se retourne vers la dame et d'un ton sévère: — Que répondez-vous, madame? — J'ai pris cette voiture à quatre heures, il est cinq heures et demie, je ne lui dois donc que ce que j'offre de payer. — Ainsi, cocher, vous réclamez? — Deux heures! — Et vous, madame, il est bien entendu que vous ne voulez payer?... — Qu'une heure et demie, monsieur! — Le monsieur, d'un air digne, fouille dans sa poche, en tire un londrès, l'allume et, tournant le dos aux antagonistes, il s'éloigne en disant: — Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse?

Il est onze heures du soir.

Polyte est assis sur un des bancs de la place Bellecour, en face du poste de police.

Un de ses amis l'apercevant: — Tiens! je te croyais avec Guguusse! Qu'est-ce que tu en as donc fait? — Polyte, montrant du doigt le poste: — Guguusse?... il est en train de faire son violonariat!...

Un soir, à la sortie du spectacle, voyant un rassemblement près de la place de la Comédie, un monsieur s'approche pour demander ce que c'est: — On lui répond: — C'est un individu qui vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Et le monsieur s'éloignant: — Encore une attaque nocturne!...

Un tailleur. — Monsieur, ne pourriez-vous me payer, j'ai grand besoin d'argent? — Son client. — Comment! vous payer! mais je ne vous dois plus rien. — Vous voulez rire, monsieur? — Pas du tout. Est-ce je n'ai pas endossé vos effets lorsque vous me les avez livrés?

J. Vatès.

SAINTE-ETIENNE

A partir de notre prochain numéro, nous publierons une chronique stéphanoise signée du nom sympathique de Raoul de Sauvigny.

Lyon s'amuse est en vente à St-Etienne, dépôt central chez M. Constantin, libraire, r. de la Comédie, 12.

A Valence, chez M. Rey, r. St-Félix. A Nice, chez M. Salengo, libraire.

Nous demandons un correspondant théâtral et mondain dans les villes suivantes: Valence, Mâcon, Grenoble Nice et Marseille.

CHARADE

TRIOLET

Lorsque mon un foulait mon deux, En face des splendeurs de l'onde, Je rimais... car j'étais heureux Lorsque mon un foulait mon deux. Aussi mon tout est à mes yeux Le doux sonnet fait à ma blonde, Lorsque mon un foulait mon deux En face des splendeurs de l'onde. Sur quatre pieds je suis le terme; Autrement dit, je suis la fin. Et sur trois pieds je ne renferme Point d'autre sens pour le plus fin. Le Sphinx.

SOLUTIONS DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

Charade..... Préface. Enigme..... Femme.

Ont trouvé les solutions: M. de Courterentes, B 1/4, Lambinet et Pochard II, 2 orphelins, Adolphe Vallent, N. Amour, Melasse. Un naïf connu, Pacaud 2, l'abbé Tise, l'abbé Molle, G.-B. Zéphir, Une amoureuxse de P. de Ch., Charles Wossert, Un naïf passe, Flaviert, Deux habitués des Jacobins, Mana et Kana, Deux abrutis.

PETITE CORRESPONDANCE

Lambinet et Pochard II, envoyez, obligez. Adolphe Vallent, envoyez. Félix Bonjean, poésie très bonne, mais pas pour Cadet du journal; votre étude de mœurs n'intéresserait pas nos lecteurs, envoyez autre chose. S. Trus, bien faite, envoyez prose. Louis Rousset, le « oui » était pour atelier de couturiers, nous avons pas insérer votre article, étudiez encore avant d'écrire. Paolo, merci, envoyez nouvelles. Raoul du Crépuscule, merci, plus tard insérerons. Jeanne V..., vous êtes trop aimable pour que nous puissions refuser. Asmodee, merci. Nous rappelons à nos lecteurs que toute correspondance doit nous parvenir le dimanche au plus tard.

BULLETIN FINANCIER

Paris, le 15 novembre 1884.

Après trois brillantes journées, qui laissent pressager un mouvement de hausse important et durable, les événements d'Orient sont venus jeter la panique sur le marché.

Le Banco ottoman, qui cotait 510 à Londres, est revenue à 486 de Paris. La rente 3 0/0 descend à 79.52. L'italien baisse de 0.95, d'une clôture à l'autre. Par contre, les valeurs industrielles se maintiennent indifférentes à la guerre des Balkans.

Nord Espagne, 432. — Saragosse, 326. Ce que nous comprenons difficilement, c'est que des chemins de fer comme le Saragosse, par exemple, dont les dernières recettes ont été très bonnes, subissent l'influence d'hostilités qui se manifestent à plusieurs centaines de lieues des territoires qu'ils traversent. Puisque l'épargne se retire des valeurs atteintes, il serait juste qu'elle se portât sur des titres comme les chemins de fer espagnols, qui, déjà fortement éprouvés et tout à fait en dehors des éventualités préoccupant actuellement le monde financier, ne peuvent plus rien avoir à souffrir désormais.

Le Crédit Lyonnais est demandé à 520. Nous croyons, pour le miner, devoir protester contre une manœuvre regrettable pour la dignité de nos agents de change lyonnais: samedi, à midi, au-une cote de Londres n'était encore parvenue à la corbeille, — ainsi était-il écrit sur le tableau; — mais à midi et demi, dès que la cloche est sonnée, plusieurs personnes venaient d'alarmantes nouvelles venaient d'arriver de l'Orient et que la Bourse de Londres accusait une baisse considérable. Puisque ces agents sont décidément des incorrigibles, et que le public demande des réformes, nous ne croyons pas en signaler une plus utile et plus justifiée que celle consistant à supprimer cette classe peu délicate d'officiers ministériels. Nous recauserons de cela.

Crispi.

FABRIQUE DE PAINS D'ÉPICES

Biscuits de Reims et Pâtisseries sèches

HORS-CONCOURS A L'EXPOSITION INTERNATIONALE, NICE 1884

NINOT

Rue d'Enghien, 20, Lyon

Le Gérant, Ph. BÉRIEL

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52

GRANDE TAVERNE ANGLAISE

AUJOURD'HUI 19 NOVEMBRE

OUVERTURE DU SERVICE A LA MATELOTTE

BAISSE DE PRIX SUR TOUTES LES CONSOMMATIONS

Huitres, Escargots, Soupe au fromage, Jambon, Saucisses, Choucroute, etc.

LYON - 8, Rue du Bât-d'Argent, 8 - LYON

Les bonnes porteront le costume de la maison

EN 12 LEÇONS

M. MULLER, 3, rue des Célestins, garantit (par une méthode dont il est l'inventeur), une très belle écriture.

M. MULLER est professeur d'anglais, d'allemand, d'espagnol et d'italien, etc.

OPPRESSIONS

Catarrhes, bronchite chronique, vices du sang, guéris par l'**Élixir végétal**, le plus puissant des purgatifs et dépuratifs. Ordonné avec succès par les médecins.

Dépôt: Pharmacie MACARY, place Morand, 12
Le Flacon: 2 fr. 50

MALADIES SECRÈTES

Guérison prompte et sans retour

PAR LA

TISANE SÈCHE DÉPURATIVE

2 francs

ET LES CAPSULES COURNIER

Dépôt, pharmacie Condamine, rue Stella, 5, et rue Grôlée, 48.

FABRIQUE DE LINGERIE

GROS ET DÉTAIL

V^{VE} MAZAIRA

GROS ET DÉTAIL

19, Cours Gambetta - LYON - Cours Gambetta, 19

Articles de blanc, Trousseaux et Layettes, Mouchoirs de poche chollet et fantaisie, Broderies, Dentelles, Rubans, Velours
SPÉCIALITÉ DE BONNETS, COLS ET PARURES
COMMISSION - EXPORTATION

A LA PETITE MIONNE

LYON - Rue Terme, 21 - LYON

SUCCURSALE: Rue de la Barre, 21

ANGLE DU QUAI DE L'HOPITAL

CHAPEAUX GARNIS

POUR DAMES

FILLETES ET GARÇONS

Depuis **3 fr. 60**

Seule MAISON vendant au DÉTAIL le prix du GROS

FLEURS ET PLUMES

Arbustes pour Salons

COIFFURES POUR MARIÉES

FOURNITURES P^{re} DAMES

CHOCOLATS

& CACAOS

Supérieurs

C^{ie} D'ORIENT

P^{re} LORAS & C^{ie}

5, r. Gentil, r. Neuve, 6

22 Variétés de bons chocolats pour cadeaux, desserts et soirées
BOITES DE LUXE ET ARTISTIQUES

TEINTURE INSTANTANÉE



Pour Cheveux et Barbe pour toutes les nuances, sans lavage ni préparation, trois fois mélangé par le Jury médical.

GALLIN-MARTEL, chimiste-inventeur, rue Quatre Chapeaux, 16 et 17, à Lyon, chez tous les coiffeurs et parfumeurs.

Envoi franco contre 11 fr. 50. Le 1/2 flacon 6 fr. 50

EAU SUÉDOISE POUR BLONDIR LES CHEVEUX



MAISON D'ACCOUCHEMENT

M^{lle} JEANNIN

Sage-Femme Jurée

TIENT DES PENSIONNAIRES

SOINS ASSIDUS, DISCRETION

Consultations et Renseignements

PAR CORRESPONDANCE

3, Rue de la Platière, LYON

RIVIER SOEURS

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 80

ET

Rue Centrale 43

LYON

GRANDE CHAPELLERIE
Grand choix DE CHAPEAUX COIFFURES en toutes sortes POUR Hommes, Dames et Enfants
PRIX EXCEPTIONNEL

M^{me} CLAUDIA

11, rue Cuvier, au 2^{me}

Avenir par les cartes et la main

SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE

Renseignements sur les maladies

VISIBLE TOUS LES JOURS

11, rue Cuvier, 11, au 2^{me}

LYON

GUÉRISON CERTAINE

des Bronchites, Catarrhes, Oppressions, Battements de cœur, Rhumatismes, Douleurs en général, Sciaticque, Lombago et toutes les affections du sang. — Consultations de 9 h. à 11 h.; de 2 à 5 h., gratuites de 6 à 8 h. du soir. Rue de Créquy, 114, à l'entresol, près le cours Morand. Guérison radicale en 30 jours de la goutte la plus invétérée.

CÉLÉBRITÉ PARISIENNE

M^{me} MARGUERITA
PRÉDIT L'AVENIR

Par les Cartes et la Main
AUSSI PAR CORRESPONDANCE

Reçoit de 8 h. du matin à 6 h. du soir

132, Rue Pierre-Corneille, au 1^{er}

MALADIES SECRÈTES

Des deux sexes, récentes ou anciennes

Je mets au défi qui que ce soit d'affirmer comme moi la guérison certaine et radicale des syphilis les plus invétérées, sans mercure. Traitement spécial des maladies du cœur, foie, pommons, anémie, névralgie, goutte, rhumatisme. Succès certain.

Docteur BAYART, de la Faculté de Paris, 3 fois diplômé. Se rend à domicile et traite par correspondance, 42, cours Morand, Lyon, de 11 h. à 3 h., gratis de 6 à 8 heures.

SOIERIES & VELOURS

DETAIL PRIX DE FABRIQUE

SPÉCIALITÉ DE COUPONS

On se charge d'assortir toute étoffe de soie

CAZOT

Rue de la République, 63, à l'entresol

LYON

VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE
A LA BELLE FERMÈRE

PARDESSUS RECLAME 15 FR.

Rue de la République, 50 et rue Confort 15

PARDESSUS RECLAME 15 FR.

GRAND CHOIX DE COSTES COMPLETS ET PARDESSUS A DES PRIX SURPRENANTS

LAINES ET COTONS

A TRICOTER ET AU CROCHET

BONNETERIE, LAINE FANTAISIE, SPÉCIALITÉ D'ARTICLES AU CROCHET

DÉTAIL AU PRIX DU GROS

A. ROYANÉ

DÉTAIL AU PRIX DU GROS

LYON - 1, Rue de la Préfecture, 1 - LYON

LYON 3, place Saint-Nizier et rue Saint-Pierre, 28, LYON

Saison d'Hiver 1885

AU PONT-NEUF

Saison d'Hiver 1885

Nous recommandons la Vente extraordinaire qui commence dès aujourd'hui

380 PARDESSUS doublés tartan. . . . **19 f.** — **300 PARDESSUS** genres divers, couleurs fantaisie. . **30 f.**

270 PARDESSUS sergés et cannelés. **45 f.**

AU PONT-NEUF, place Saint-Nizier et rue Saint-Pierre, 28